

Question naturelle

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 26

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218055>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

va sans hésitation vers un but déterminé. Mais d'autres fois la situation nécessite une orientation préalable : les circonstances sont incertaines. Le baromètre est à variable, il y a calme plat dans l'air ou bien les vents contraires se disputent les cimes des sapins. L'horizon est brouillé. Alors on stationne d'abord devant le chalet. On observe, on tient conseil. Les museaux flairent et reniflent, les yeux roulent dans leur orbite, les têtes hochent ou branlent lentement. Un coup de corne des anciennes remet à l'ordre les jeunes qui s'impatientent.

Pauvres psychologues que nous sommes, si nous pensions que le hasard seul guide nos vaches !

Les vaches tiennent conseil. Une fois la situation reconnue, elles se mettent en branle, tranquilles et fermes, et vont vers le lieu qui convient le mieux aux circonstances du moment, qui leur donne le plus de satisfaction. Cette satisfaction n'est pas uniquement celle du palais, celle de la gourmandise ; elles le prouvent en se contentant d'une alimentation bien inférieure, parfois, si la station leur convient à cause de son abri, ou pour d'autres causes de commodité. Les fromagers savent bien discerner, si le troupeau a stationné dans un endroit au gras fourrage ou bien en un lieu boisé et pierveux. Elles se passent plutôt d'un dîner succulent qu'elles de s'exposer à l'essaim bourdonnant des taons, plutôt que de grelotter sous le vent froid ou de ruisseler sous l'averse. Elles préfèrent encore l'abri au fourrage le plus savoureux.

Vachés à l'alpage, à la robe lisse et luisante, à la tête lourde et frisée, aux cornes dressées joyeusement ; vaches aux queues de lion, aux oreilles velues comme des nids, au doux regard placide et bon ; vaches au museau rose et humide, fleurant le thym, vaches au pis gonflé, nourricière de l'homme, nous vous adressons cet hymne de reconnaissance. Nous aimons votre odeur tiède, votre pas tranquille, votre ruminement patient, vos meuglements au soir tombant, le doux tapage de vos sonnettes. Nous voulons conserver la montagne telle que vous l'avez laissée avec son chalet, avec ses combes et ses bois, avec ses « assottées » familières, rendez-vous préféré, avec son aspect de poésie et de paix, avec sa riche verdure et le beau luxe de sa végétation puissante ! P...y.

LE NOUVEL ECU

(Réplique).

Bel écu neuf, art moderne,
Quoique tu viennes de Berne,
Ta facture n'est pas si mal
Que le dit un original.
Le mal existe, oui, vraiment,
Pour celui qui n'a pas cinq francs !

Au vieillard pauvre et malheureux,
A l'ouvrier laborieux
Tu procures, ô bel écu,
Un extra, même un bon menu.
Ils te regardent avec plaisir
Et ne te laissent pas moisir.

Tu n'es pas beau, répète-t-on
Qu'importe, tu es si bon.
Quand on t'emploie pour le bien,
Homme ou femme, ça ne fait rien !
Tu vauds cent sous, ni peu, ni prou
Et t'es souvent d'un grand secours !

A celui qui sait t'employer,
Un brin de joie tu peux donner ;
Dans notre monde si blasé,
Cela a bien son utilité.
Bel écu neuf, au blanc d'argent,
Multiplie par vingt et cent !

A. C.

Voire «Conteur» du 16 juin 1923.

Question naturelle. — Le jeune Bob demande à son père :

- Papa est-ce que les poissons se couchent ?
- Je ne crois pas.
- Alors, à quoi ça sert le lit des rivières ?

UNE LEÇON DE GRAMMAIRE

— J'ai bien l'honneur de parler à l'ancien rédacteur du *Conservateur universel* ?

— Hélas ! oui, Madame. Le *Conservateur* existe encore ; mais ses rédacteurs ont été tués par l'annonce.

— Il me semble cependant qu'il y a toujours des annonces ?

— Que trop, Madame. Il en a eu tant, que n'ayant plus de place pour la rédaction, les propriétaires ont renvoyé les rédacteurs et les feuilletonistes comme superflus. Le journal s'appelle maintenant le *Poteau industriel*. Du reste, il est toujours *conservateur*.

— On m'a dit que vous donniez des leçons-omnibus, autrement dit, des leçons de civilisation, en un quart-d'heure ?

— Oui, Madame. Mais, pour me comprendre, il faut être déjà à la hauteur de mon système. Avez-vous de la fortune ?

— A quoi bon cette question ?

— Vous verrez tout à l'heure. Veuillez vous asseoir. Vous savez ce que c'est qu'un verbe ?

— Je vous avouerai que malgré mes vingt ans, je suis assez ignorante. Faites comme si je ne savais rien du tout.

— Commençons donc la leçon. Madame, apprenez que le verbe c'est le commencement et la fin de tout ; c'est la quintessence de la civilisation, autrement dit, du *conservatisme*. Pour faire mieux encore, la société a inventé le verbe du verbe, dit verbe auxiliaire, attendu que faute de ce verbe auxiliaire, rien ne va. C'est le verbe *avoir* : toute la grammaire de la civilisation repose sur cet auxiliaire.

— Allez toujours, je commence à comprendre.

— Commençons par *avoir*, le reste n'est plus qu'un jeu d'enfant. *J'ai*. Par exemple : on devrait commencer par j'avais, le passé précédant le présent ; mais comme c'est un fichu passé, on a préféré débiter par le présent, *j'ai*.

— Pardon, monsieur, il me vient une idée.

— Dès que vous *avez*, vous pouvez, en civilisation, vous passer d'idées ; au contraire...

— Mais il me semble, si toutefois je ne me trompe pas, qu'il existe encore un verbe auxiliaire ?

— Ah ! je devine. Vous voulez dire *être*. Ce verbe, grâce à la civilisation, vient d'être aboli comme superflu. Pourvu qu'on *ait*, on n'a nul besoin d'*être*. Le verbe *être* n'est plus un verbe auxiliaire.

— Cela a-t-il toujours été comme cela ?

— Un peu ; plus ou moins. Les anciens, il est vrai, n'avaient pour tout auxiliaire que le verbe *être*. Pour eux, il fallait *être* avant que d'*avoir* ; et pour dire *j'ai*, il disaient : *il m'est, mihi est*. Ce phénomène se trouve dans presque toutes les langues anciennes. Mais enfin, dans notre ère de progrès, l'*être* a été trouvé trop incommode, trop entouré de peines et de difficultés. Il a été complètement détrôné par les philosophes et les savants civilisés. A l'heure qu'il est, pour dire *je suis été*, ils disent *j'ai été*, vu qu'on ne peut *avoir été* sans *avoir eu*.

— Poursuivez, monsieur, je trouve votre logique claire et concise.

— Le verbe *avoir* a deux temps. *J'ai, j'aurais*

— Comment, il n'y a point de passé !

— Vous voulez dire, *j'avais*. Ah ! Madame, que Dieu vous en préserve ! Ne conjuguez jamais ce malheureux temps, pas même dans le subjonctif. *J'ai, j'aurais*, soit... *j'avais*... jamais.

— Vous croyez donc que pour *être* il ne faut qu'*avoir*.

— Certainement ; *avez*, cela vous suffira pour *être* et devenir tout, à partir du chiffonnier en descendant jusqu'au ministre. A quoi bon *être*, si l'*avoir* vous conduit à tout.

— Mais on n'est pas poète, historien, homme d'état, artiste, etc., pour *avoir*.

— Détrompez-vous, Madame. Qu'est-ce que l'on fait du poète ?

— Un pair de France !

— Il y a cinquante poètes qui le sont avant lui.

— Un Moïse, un Jésus, un Lycurgue, que se-

raient-ils en France et même ailleurs avec tout leur *être* ? — Ils arriveraient peut-être à siéger à côté d'un agioteur qui, à leur approche, se reculerait un peu pour ne pas s'encanailler. Non, madame, croyez-moi : *avez*, mais ne *soyez* pas. Le dernier ne va guère avec le premier. *Avez*, *avez* beaucoup, je vous le répète, et le monde est à vous.

— Et comment faut-il faire pour *avoir* ?

Le professeur, en se levant. — Marchandez, intriguez, cabalez, flattez, ravalez, mentez, trompez, exploitez, frustrez, agiotez, tripotez, manipulez, légiférez, plaidez, criez, calomniez, volez, volez, volez à la fortune ; mais ne vous laissez jamais attraper. La civilisation vous pardonnera tout, excepté le crime de la mettre à nu et de la compromettre. (Il disparaît derrière un rideau.) A. W.

Calinotade. — La petite Calino s'aperçoit que M. X..., en visite chez sa mère, a deux mouchoirs, l'un dans sa poche de côté, l'autre dans sa poche de derrière.

Quand le visiteur est parti :

— Oh ! maman, comme il est extravagant, M. X... !

— Pourquoi cela, mon enfant ?

— Dame ! il n'a qu'un nez et il a deux mouchoirs.



FRITZ DE NEUENECK

(Suite et fin.)

Mais voici, le bruit devient toujours plus violent. Vers une heure après-midi, il passait déjà dans le village des hussards aux coiffures ornées de crins noirs, blancs ou rouges, des bagages, des caissons gris avec des numéros noirs, des cantinières avec de petits chars, puis des blessés et des morts dans de grands fourgons ; tout cela marchait régulièrement, escorté par de grands soldats, comme ceux que nous avions vus pendant la nuit. L'ordre, voyez-vous, c'est une vertu plus précieuse encore pendant la guerre que pendant la paix. Bientôt après, vinrent des dragons qui allaient au pas et s'arrêtaient, puis retournaient en avant. Après les dragons vinrent les artilleurs, leurs grands tricorns avec des plumes rouges et leurs habits bleu-clair, puis des officiers et enfin toute l'infanterie, par centaine et centaine, traversait le village, tandis que sur la hauteur le canon tonnait en se rapprochant toujours davantage.

Bientôt on entend les batteries des tambours de Berne, on voit notre grand drapeau, l'« ours » flotte au vent, les hurrah retentissent au milieu du tonnerre des canons ; voici nos milices, nous sommes donc vainqueurs !

Les gens sortent des maisons, et la lutte recommence dans le village, mais l'ennemi recule. Voici devant le pont, les hommes de la veille, puis les carabiniers.

Tout est mélangé ; on voit s'avancer à pas redoublés une foule immense, cheveux au vent. Quelques officiers à cheval à la tête, sabre en main, leurs grandes moustaches au vent, hâtent le pas. Alors partout le pétilllement des coups de fusils recommence ; de chaque maison on tire ; alors les Français ne peuvent plus passer le pont : ils descendent la berge, se heurtent, roulent dans l'eau en criant, en jurant ; les chevaux se cabrent parmi les fantassins, pendant que la colonne bernoise envahit le village.

Tout cela a passé comme un rêve. Nous nous retrouvons dans la rue avec nos gens qui continuent à avancer et massacrent tout ce qui leur tombe sous la main. Déjà les canons disparaissent derrière la colline. Dragons, hussards, bagages, galopent vers la forêt, quand tout à coup, partout, on crie : « Arrêtez ! » Un dragon arrive et annonce que Berne est entre les mains de l'ennemi.

Ici je m'arrête, car j'ai vu pleurer des hommes de cœur, j'ai vu des soldats jeter leurs armes et crier : « Trahison !... » puis se débâter et s'en aller chez eux à travers les forêts. Les officiers restent tête baissée, les soldats appuyés sur leurs fusils, tous éperdus et prêts à se révolter.

Mais il n'y a rien à raconter après cela, tout ce qu'on pourrait dire est pâle, car Berne était pour la première fois, depuis 445 ans, occupé par des soldats étrangers.

Le peuple, qui avait dansé devant les arbres de la